

Émilie Pillon – 18 ans – Soubrette curieuse

Il se passe quelque chose de bizarre à la pension de grand-mère, et je vais le découvrir...

Je suis sûre que l'homme qui passe de temps en temps à la **pension Saint-Sauveur** trame quelque chose de louche. Je m'en suis rendue compte dès la première fois que je l'ai vu. J'étais à la pension depuis quelque temps. C'était un vendredi soir. J'ai aperçu l'homme sur le perron. Sa vision m'a glacé le sang. On aurait dit une sorte de professeur Frankenstein. Un regard dur comme l'acier. Une mâchoire carrée. Il m'a foudroyée du regard. Grand-mère l'a accueilli froidement et maladroitement, ce qui ne lui ressemble pas du tout. Quelque chose me fait dire qu'elle en a peur. Comme une sensation. Une sorte de frisson en sa présence. Pendant la nuit, j'ai vu qu'il y avait de la lumière dans le salon, et j'ai entendu des éclats de voix. Le lendemain, j'ai appris qu'il n'avait passé que la nuit à la pension et qu'il était reparti au petit jour. Grand-mère avait l'air fatigué. Qu'était-il venu faire dans sa pension ? Tous les pensionnaires semblaient soulagés de son départ. J'essayai bien d'en savoir plus en les questionnant, mais je n'appris pas grand chose. Tout juste, **monsieur Albert** me dit que l'homme s'appelait **monsieur Pinson** et qu'il passait de temps en temps une nuit à la pension. Il n'en savait pas plus. J'ai voulu en toucher un mot à grand-mère mais sa réponse fut cinglante : « Émilie ! Ne t'occupe pas des clients de la pension. Ils viennent ici pour se reposer et veulent de la tranquillité ! Fiche le camp, et sois une gentille fille, Émilie ! »

Elle peut parfois être dure, Grand-mère, mais c'est la vie qui l'a rendue avare de tendresse. Derrière son masque de pierre, je sais que se cache un cœur d'or. La preuve : elle n'a pas hésité à me recueillir à la mort de mes parents en septembre dernier alors que tout le monde sait qu'elle a du mal à faire tourner sa pension. J'étais une nouvelle bouche à nourrir, elle qui avait connu déjà maintes privations et beaucoup de malheurs. Il y a dix ans, à la mort de son vieux père, elle avait hérité d'une grande maison familiale, qu'elle avait convertie en pension, seulement aidée de mon **oncle Bernard**. Grand-père était déjà mort. Bernard, c'est son dernier fils, mon oncle le plus gentil bien qu'il n'ait pas toute sa tête et qu'il soit muet. Elle est courageuse, Grand-mère. Elle n'a jamais rechigné à la tâche. Et quand le médecin a annoncé que mes parents étaient perdus, elle m'a pris par la main et m'a emmenée dehors. Alors que je pleurais toutes les larmes de mon corps, elle m'a dit qu'elle ne m'abandonnerait pas. Satanée grippe espagnole ! À l'enterrement de papa et maman, elle m'a annoncé que j'allais venir vivre à la **pension Saint Sauveur**.

Comme toutes les chambres étaient exclusivement réservées au commerce, Bernard m'aménagea une ancienne cabane à outils dans le jardin. Il y installa un poêle et un lit et y fit venir l'électricité. C'est simple et sans grand confort. J'ai eu un peu froid cet hiver. Mais au moins, j'ai mon petit chez moi. Et surtout, je peux m'adonner à ma grande passion : la lecture. Je tiens ça de mon père qui aimait se plonger dans les livres. J'aime tout type de lecture mais j'ai une affection toute particulière pour les livres d'aventures ou policiers. J'emprunte régulièrement des œuvres à la bibliothèque d'Étretat. Grand-mère ne met que rarement son nez chez moi. Je ne sais pas si elle aimerait que je lise autant. Elle a une idée bien précise du rôle que doit tenir une fille dans nos campagnes et je doute que la littérature y ait sa place. Mais pour l'instant, je n'ai jamais eu de problème avec cela. Je m'occupe toute seule de mon chez moi et cette marque de confiance ne fait que renforcer mon affection pour ma grand-mère et mon oncle. Bien évidemment, je ne suis pas oisive. Je me dois d'aider à la vie de la pension et je participe à toutes les tâches quotidiennes : ménage, cuisine, potager,...

La seule tâche qui ne m'est pas dévolue, c'est la blanchisserie. C'est le domaine de **Louise Bazin**, blanchisseuse de profession. D'après ce que j'ai compris, Louise est venue s'installer à la pension à la mort de son mari. J'ai appris un jour au marché que celui-ci avait disparu. Certains disent qu'il l'a abandonnée, d'autres qu'il est mort dans un tragique accident, en tombant des falaises un soir qu'il avait trop bu. Je n'ai jamais osé en parler à la pauvre Louise qui a toujours l'air si triste. Toujours est-il qu'elle a un arrangement avec Grand-mère et qu'elle fait la lessive et le repassage. C'est une gentille dame. Elle dit toujours du bien de Grand-mère.

Même s'il y a beaucoup de travail, la vie à la pension n'est pas si désagréable que cela. Il y a bien pire. Je pourrais travailler dur dans une usine. Ici au moins, je rencontre du monde. Grand-mère a ce qu'elle appelle des pensionnaires « permanents. » Ce sont ceux qui n'ont pas d'autre habitation que leur chambre à la pension. Il faut bien en prendre soin, car si l'un d'entre eux venait à quitter la pension, il est fort probable que cela creuserait un puits sans fond dans les finances de l'établissement, comme dit souvent Grand-mère. Mais il faut bien reconnaître que ce sont des braves gens et que je m'entends bien avec chacun d'eux.

Celui que je préfère, c'est **monsieur Albert** ! Et pour cause : c'est un écrivain. Il était selon ses dires revenu en Normandie trouver l'inspiration qui lui manquait quand il vivait à la capitale. Il faut croire que ça a marché ! Il passe parfois des nuits entières à écrire. Et en plus, ce n'est pas n'importe quel écrivain : c'est le grand **Alexandre Porter**, auteur de romans policiers à succès ! J'ai dévoré ses deux premières œuvres. La tricoteuse de minuit moins le quart raconte l'histoire d'un crime commis dans un hôtel parisien où la victime est retrouvée, une aiguille à tricoter dans la carotide. Le truand habite au quatrième est l'histoire d'un immeuble parisien dans lequel un membre de la pègre utilise la cave pour éliminer ses ennemis. Deux enquêtes de son héros détective : **Jules Colombier**. J'ai longtemps attendu le tome suivant avec impatience...

Mais attention, personne ne sait à la pension que monsieur Albert est Alexandre Porter. Comment l'ai-je su ? Et bien, je l'ai tout simplement découvert. Comme l'aurait fait Jules Colombier. Mes relations avec monsieur Albert depuis que je suis arrivée en septembre ont toujours été bonnes. Il a été tout de suite gentil avec moi et m'a souvent consolée lorsque je pleurais mes parents disparus. Il me disait qu'il y avait toujours de l'espoir, que les choses s'amélioreraient un jour et que j'avais de la chance d'avoir une grand-mère et un oncle qui m'aimaient autant. Par la force des choses, monsieur Albert est devenu en quelque sorte mon confident. Et puis, je crois qu'il était content de trouver quelqu'un qui aimait lire à la pension. Évidemment, il ne voulait pas me faire lire ce qu'il écrivait. Il prétextait que son travail n'était pas achevé et me demandait d'être patiente. Mais je n'en pouvais plus de savoir ! Ma curiosité l'emporta. Il y a un mois environ, je remarquai que la porte de sa chambre était entrouverte et osai me glisser dans son antre. Je jetai un œil à une page en cours dans sa machine à écrire. Je sais que Grand-mère n'aurait pas apprécié, mais je ne pus m'en empêcher. Et quelle ne fut ma surprise de lire des lignes mettant en scène le grand détective Jules Colombier ! Je ne pouvais que faire le rapprochement ! Monsieur Albert était Alexandre Porter ! Quelle nouvelle ! Nous avions un grand écrivain dans les murs de notre pension ! C'était fantastique ! Alors que je m'asseyais sur la chaise pour me remettre du choc, monsieur Albert entra dans sa chambre. Je lui souris en lui disant que je savais tout. Il eut l'air décontenancé. Il s'approcha de moi en me demandant ce que je savais... Je lui répondis que je savais que j'avais face à moi le grand Alexandre Porter, l'homme qui avait l'an dernier révolutionné – je l'avais lu dans un journal – le roman policier ! Il me dit qu'il était troublé. « On le serait à moins quand on est démasqué comme un vulgaire criminel ! », lui dis-je en riant. Il s'avança et me sourit en me disant « Bravo inspecteur. » Puis il prit un air grave. Il m'expliqua qu'il écrivait sous un pseudonyme pour garder sa tranquillité et que, s'il était découvert, il serait obligé de quitter cette pension qu'il aimait tant. Ah, ça non ! Monsieur Albert ne devait pas nous quitter. Je l'aimais trop. Il me demanda alors de ne rien dire de ma découverte, pas même à Grand-mère. Que cela serait notre secret. Il me fit prêter serment. Un secret ! J'avais un secret avec un grand écrivain. Avec Alexandre Porter ! Si j'avais pu imaginer cela !

Justement, le troisième roman de mon ami venait de sortir en librairie. Je cassai ma tirelire pour l'acheter. Je montai dans sa chambre et lui demandai de le dédicacer... Il me précisa que c'était son préféré et s'exécuta. Je l'embrassai sur la joue et sortis de la pièce en lui faisant un clin d'œil... Le soir, dans mon lit, j'en riais encore en lisant Haché menu, monsieur Parmentier ! le troisième tome des enquêtes de Jules Colombier ! Celle-là est assez dégoûtante, car on y trouve des restes humains dans les plats servis dans un grand hôtel parisien.

Il y a aussi les autres permanents, ceux à qui je dois cacher notre secret. Je les aime tous bien, même si je les connais moins que monsieur Albert. Le moins que je puisse dire, c'est qu'ils ont toujours été très gentils avec moi, sans doute à cause des événements tragiques que j'ai vécus. Ils ont toujours un mot de réconfort quand ils voient que je ne vais pas très bien et que je n'ai pas le moral, quand mes parents me manquent.

La plus farfelue, c'est **madame Margaret**. C'est une Anglaise qui a toujours le sourire et de l'énergie à revendre. Pourtant, elle est veuve. Elle a perdu son mari **Rupert** qui était inventeur et devait traverser la Manche avec une machine révolutionnaire. Elle l'attendait à Étretat. Madame Margaret est venue mais son mari n'est jamais apparu. Il s'est perdu en mer et il doit être mort. Ça fait quelques années, je crois. C'est triste. Mais madame Margaret garde toujours le moral, comme elle me l'a confié un jour.

Une autre femme habite une grande partie de son temps dans la pension. C'est la pensionnaire de la chambre 12. C'est une fort jolie dame. **Madame Constance**. Madame Margaret m'a dit de ne pas trop m'en approcher. Que c'est une fille de mauvaise vie et qu'elle ne pourrait avoir une mauvaise influence sur moi. Je ne sais pas exactement ce qu'elle veut dire par là, car elle est très gentille avec moi, madame Constance. Et je dois dire que je la trouve très belle. J'aimerais bien être aussi belle qu'elle !

À part monsieur Albert, il y a un autre artiste à la pension. Il est peintre et fait aussi de la photographie. C'est **monsieur Firmin**. Il passe parfois des journées devant la mer à peindre (quand le temps le permet évidemment). Il m'a montré ses tableaux. Ils sont très beaux. Parfois je viens le voir peindre. Il me sait dans son dos mais il ne dit rien. C'est un rêveur, monsieur Firmin ! J'aimerais bien peindre moi, mais je crois que je ne suis pas douée... Alors je lui ai demandé si je pouvais faire de la photographie ! Il m'a dit que pourquoi pas, que c'était cher, mais qu'il voulait bien me montrer. Avec lui, j'ai pris quelques photos et nous les avons développées ensemble. Il garde dans son armoire tout un matériel chimique pour développer les photographies. C'est fantastique de voir les images apparaître d'un seul coup dans les bains de... je ne sais plus trop comment ça s'appelle...

Il y a aussi **monsieur Édouard**. C'est un comptable. Il travaille dans le **cabinet notarial Berthon & fils**. Il paraît que c'est prestigieux. Il passe sa journée à compter de l'argent à ce qu'il m'a dit. Il m'a dit aussi qu'il en plaçait, mais je n'ai pas bien compris ce que ça voulait dire. Il est rigolo avec ses petites lunettes. Je ne comprends pas toujours ce qu'il dit. Mais souvent, il me sourit en me disant que je suis une fille bien intelligente pour mon âge.

Et puis il y a **mon oncle Bernard**. Je l'adore ! En le voyant, j'oublie mes malheurs. Lui, il est muet et il ne peut même pas s'en plaindre ! Il sourit tout le temps et il est très doux. Parfois, je perçois de la tristesse dans son regard. J'aimerais lui demander ce qu'il y a, mais je n'ose pas, car il ne pourra pas me répondre. J'ai vu l'autre jour qu'il ne sait ni lire ni écrire, le pauvre. Alors j'ai essayé de lui apprendre. Je lui ai offert une ardoise et des craies pour commencer. Pour l'instant, il ne fait que dessiner dessus, mais il sait déjà un peu lire ! Mais il reste dans son monde comme dit souvent Grand-mère. C'est l'homme à tout faire de la pension. Et c'est vrai qu'il sait tout faire. Suffit de regarder la cabane dans laquelle je vis. C'est lui qui l'a aménagée de ses mains. Il est courageux, mon oncle Bernard !

Tout irait pour le mieux s'il n'y avait pas ce **monsieur Pinson** ! Il me fait peur à chaque fois que je le vois. Et je ne suis pas la seule à avoir peur ! Dès que j'ai voulu en parler avec les pensionnaires, j'ai bien senti qu'il y avait quelque chose qui clochait. Même avec monsieur Albert ! J'ai eu l'impression qu'il ne voulait pas me dire qui il était vraiment. J'ai eu beau lui faire mes plus beaux sourires, rien n'y a fait ! À croire que nous ne partageons pas tous nos secrets ! Il m'a juste dit qu'il était un homme d'affaires de Paris et qu'il venait ici pour la discrétion. Un peu comme lui. Et surtout qu'il ne fallait pas le déranger, car il s'énervait facilement.

Oncle Bernard a aussi eu une drôle de réaction lorsque je lui demandai quel était le métier de monsieur Pinson. D'habitude, on joue à se mimer des métiers, mais là, il n'a rien fait. Il s'est contenté de me regarder bizarrement et de secouer la tête. Je n'ai rien pu en tirer.

Depuis que je suis à la pension, monsieur Pinson est venu quatre ou cinq fois. Je l'ai croisé en faisant mon ménage, et il ne m'a pas saluée. Il m'a fixée avec son regard glacial et m'a fait un signe de la tête pour que je me mette au travail. Je ne suis pas très à l'aise quand il est là. Même pas à l'aise du tout. J'ai l'impression qu'il m'observe. Peut-être que cela l'amuse d'essayer de me faire peur. En tous cas, il y arrive à merveille. Il me fait penser à Jo l'Indien dans *Tom Sawyer*, un livre que j'ai dévoré récemment. Je suis sûre que ce gars-là, il cache quelque chose et qu'il ne doit pas avoir la conscience bien tranquille. Et puis, je vois bien qu'il fait peur à Grand-mère. Pourtant, ce n'est pas une femme à s'effrayer facilement. Mais face à cet homme-là, elle ne semble pas avoir tous ses moyens. Qui peut-être ce monsieur Pinson ? Un

criminel en cavale ? Un gangster en planque ? Un ancien déserteur ? Un espion étranger ? Un maître chanteur ? Autre chose ? Le soir, dans mon lit, je me suis longtemps posé toutes ces questions, sans trouver les réponses.

Jusqu'à ce que, un matin, tout m'apparaisse clairement ! Ce Pinson devait faire du chantage à Grand-mère. Il revenait régulièrement « relever les compteurs » comme dirait Jules Colombier. Sans doute lui extorque-t-il de l'argent en échange de sa protection ? Il avait dû la menacer d'incendier l'établissement ou quelque chose comme ça si Grand-mère ne le payait pas. Ça explique même pourquoi Grand-mère se plaint toujours qu'elle n'a pas assez d'argent alors que tout le monde au village dit « qu'elle doit avoir un sacré trésor la mère Pillon. »

Mais c'est terrible ! On ne peut pas le laisser faire ! Il faut en parler à la gendarmerie. Sûr que **le sergent Boitard** qui vient parfois boire un verre en discutant avec Grand-mère pourra faire quelque chose et arrêter les agissements de ce sinistre individu. Mais oui, ma pauvre fille... Tu crois vraiment qu'il va te croire, le sergent ! Comme ça, sur ta figure ! Il va te rire au nez ! Il va te dire que tu lis trop ! Justement, comme dirait Colombier, « il ne faut pas de conjectures, mais des preuves matérielles ! » Il faudrait donc que je trouve un moyen de le confondre, ce Pinson ! Je suis prête à agir dès qu'il reviendra pour en savoir plus et surtout pour sauver ma grand-mère, sa pension, ses pensionnaires et surtout, pour sauver Alexandre Porter...

La soirée

Nous sommes le 7 avril 1933. Cet après midi, j'ai surpris une conversation entre ma grand-mère et Bernard. Elle lui disait que monsieur Pinson arriverait à Fécamp et que mon oncle devait aller le chercher à la gare. Pinson était de retour ! Je sentis bien que Bernard n'était pas très à l'aise. Il fallait que je fasse quelque chose, mais quoi ? À vrai dire, je ne savais pas trop. Peut-être devais-je parler de mes soupçons à monsieur Albert ? Non... il me dirait que c'est mon imagination qui me joue des tours. Non, sur cette affaire, je ne pouvais que compter sur moi. Bon... comme dirait Colombier, il faut « en savoir plus ». Et pour cela, il faut observer et écouter. Oui, c'est ce que j'allais faire... J'allais d'abord espionner Pinson. Cette nuit. Écouter à sa porte par exemple.

Le problème, c'est que je ne peux pas entrer dans la pension comme ça. Grand-mère ferme la porte vers 21 heures tous les soirs avec sa clef. Je ne pourrai donc pas m'y introduire comme cela. Je sais que Bernard a une clef et qu'il existe aussi un double des clefs dans l'entrée. Au cas où un pensionnaire voudrait faire une balade nocturne. Je décidai de le dérober. Je le remettrais le lendemain matin. En espérant que ce soir, personne ne veuille sortir.

Officiellement, je suis allée me coucher dans mon chez moi vers 21h00, quand grand-mère a fermé la pension. En fait, je suis restée habillée et j'ai guetté le retour de l'automobile, une chandelle à moitié couverte pour rester discrète et un bon livre pour ne pas m'endormir. Il devait être environ 22h quand j'ai entendu une automobile remonter l'allée. Je me suis mise à la fenêtre pour observer. C'était l'automobile de la pension. Oncle Bernard fit descendre un homme et une dame. L'homme, je ne pouvais pas me tromper, c'était bien Pinson. Il portait une mallette et une valise qui avait l'air lourde. La dame, en revanche, ne me disait rien, mais j'étais trop loin pour bien la voir. Juste, à sa démarche et à sa silhouette, j'ai l'impression qu'elle est enceinte. Bernard leur ouvrit la porte de la bâtisse. Ils pénétrèrent dans la pension. Ça y est ! Pinson était dans l'arène. Comment opérer ? Je ne pouvais quand même pas me jeter dans la gueule du loup comme cela. Il y avait pas mal de lumières dans la pension. De mon côté : la chambre (numéro 8) de madame Margaret, la chambre (numéro 3) que madame Constance et son fiancé ont prise hier (et qui n'est pas la chambre habituelle de madame Constance) et une autre (numéro 2) qui vient de s'allumer, sans doute celle qu'occupent Pinson et la dame. Je devais attendre qu'il y ait moins de monde éveillé. Je décidais d'attendre en surveillant. Que tout soit calme. J'attendis un long moment. Au bout d'un certain temps, j'ai aperçu une drôle de lumière au rez-de-chaussée de la pension, dans le salon et la salle à manger. Comme une lanterne ou une chandelle. Mon Dieu, mais qu'est ce qui se passe ? Sûrement quelqu'un qui veut être discret. Je restai à ma fenêtre, les yeux rivés sur la porte d'en bas et cette lumière étrange. Au bout de quelques instants, la lumière s'éteignit.

C'était le moment d'agir ! Si je voulais en savoir plus, il fallait que j'aie vu. Je sortis de ma cabane et montai sur le perron. Tiens, le panneau « complet » a été mis sur la porte. C'est curieux, il restait pourtant cinq chambres de libre aujourd'hui. Sûrement un coup de monsieur Pinson qui veut être tranquille pour commettre ses méfaits. Toujours est-il que la pension avait l'air silencieux... Alors j'ai mis ma lanterne en veilleuse et j'ai introduit la clef dérobée dans la serrure de la porte. Oncle Bernard l'avait fermée à double tour. Je tournai lentement pour faire le moins de bruit possible. Puis je respirai un bon coup pour calmer mon cœur qui battait la chamade. Je pris tout mon courage à deux mains et j'entrai. Tout était sombre et silencieux. Je fis deux pas et butai dans quelque chose. C'était bizarre. Je me penchai pour voir ce que c'était. J'étouffai un cri en mettant ma main devant la bouche. Mon cœur se mit à battre à tout rompre. C'était le corps de quelqu'un ! Je me baissai et augmentai un peu la flamme de ma lanterne... Mon Dieu, c'était monsieur Firmin ! Je regardai son visage. Les yeux étaient exorbités et il tirait un peu la langue. Il était mort ! Mort et bien mort ! Il ne pouvait pas être mort comme ça dans l'entrée. Quelqu'un l'avait tué ! Je fus prise de panique ! Monsieur Firmin mort ! Comme cela, dans l'entrée ! Mon ami... Monsieur Firmin... Que devais-je faire ? Tout devint confus. Colombier ! Jules Colombier ! Il fallait que je prévienne Colombier ! Oui, c'est ça, la gendarmerie. Il fallait que j'appelle la gendarmerie ! Le sergent Boitard saurait quoi faire ! Je me dirigeai vers la commode où se trouvait le téléphone. Mes mains tremblaient. Je repris ma respiration et je tournai la manivelle. À l'opératrice, je demandai la gendarmerie d'Étretat. Je fus rapidement mise en contact.

Une voix assez jeune me répondit :

« Gendarmerie d'Étretat, j'écoute.

- Monsieur, il faut venir, il vient d'arriver malheur !

- Où ça, je vous prie ?

- Il y a eu un meurtre à la pension Saint Sauveur ! »

Je ne réussis pas à lui en dire plus. J'entendis un bruit à l'étage. Peut-être le meurtrier qui venait se débarrasser de moi ! Je raccrochai rapidement. Il fallait que je rentre dans ma cabane. Mon cœur était près d'exploser dans ma poitrine. Je me précipitai vers l'entrée. Malheureusement, je heurtai un guéridon et fis tomber un vase. Un beau vase que Grand-mère adorait. Il se brisa sur le sol dans un fracas terrible. Je me ruai vers la porte. J'ouvris et courus rejoindre mon chez moi en oubliant de refermer la porte à clef.

Quelle affaire ! Monsieur Firmin ! Mort ! Assassiné ! J'avais presque été témoin d'un meurtre ! Je mis un long moment à reprendre mon calme. Je me remis à observer la pension. Cette fois, il y avait de la lumière dans l'entrée. J'étais bouleversée et ne savais vraiment pas quoi faire. Je devais attendre. Attendre et voir. Finalement, j'entendis le bruit d'une automobile. Elle se gara dans la cour. Terrifiée, je jetai un coup d'œil discrètement. Je reconnus le képi et la démarche tranquille du sergent Boitard. A priori mon appel avait été pris au sérieux... Il était accompagné de deux autres personnes. L'un d'eux ne portait pas d'uniforme et je ne sais pas qui c'est. L'autre, c'est Quentin, un tout jeune gendarme qui vient de commencer. Je crois que c'est lui que j'ai eu au téléphone. Il est gentil Quentin, je le croise souvent au marché. Je crois qu'il me fait un peu la cour. L'autre jour, il m'a même embrassé les mains devant tout le monde au marché. C'est la première fois qu'un homme s'intéresse à moi, et j'aime bien ça...

La curiosité est trop forte. Une fois que les gendarmes sont entrés dans la pension, j'y vais également. Peut-être ne vaut-il mieux pas dire devant tout le monde que c'est moi qui les ai appelés, on ne sait jamais avec Pinson... Devant tout le monde, je dirai juste que je les ai entendus arriver et que je viens voir ce qui se passe...

Ce que je pense de...

🔗 **Grand-mère¹ (Germaine Pillon)** : « Ma grand-mère. Je l'aime beaucoup. Même si parfois, elle est sévère avec moi, je sais que c'est pour mon bien. »

¹ La dénomination que j'utilise habituellement, suivie, entre parenthèses, du reste du nom complet. Je les vouvoie tous.

É **Oncle Bernard (Pillon)** : « Mon oncle muet. Je l'adore. C'est la douceur même. Je lui apprends à écrire et bientôt, il pourra mieux communiquer avec nous. »

É **Monsieur Albert (Duchemin)** : « Alexandre Porter en fait, un écrivain célèbre mais je suis la seule à le savoir... Et je garderai notre secret... J'aime beaucoup discuter avec lui... »

É **Monsieur Firmin (Taupier)** : « Un peintre qui vivait à la pension. Un rêveur. Un ami aussi, qui m'a appris la photographie. Comment a-t-on pu tuer une personne aussi gentille ? »

É **Monsieur Édouard (Lefèvre)** : « Un comptable qui vit depuis longtemps à la pension. Il est rigolo. »

É **Madame Margaret (Owen)** : « Une veuve anglaise vivant à la pension. Une dame très gentille et un peu farfelue. »

É **Madame Louise (Bazin, Madeleine de son prénom, mais tout le monde l'appelle Louise)** : « La blanchisseuse de la pension, une gentille dame. »

É **Madame Constance (Lisieux)** : « Une dame qui vit de temps en temps à la pension. Une très belle dame mais que je connais peu. Hier soir, elle est venue accompagnée d'un homme et Grand-mère m'a bien dit de ne pas les déranger. Je crois que c'est son nouveau fiancé. »

É **Le fiancé de madame Constance** : « Il a l'air très beau et très élégant. Je crois avoir entendu qu'il s'appelle Henri. »

É **Monsieur Pinson (André)** : « Le méchant homme qui fait du mal à Grand-mère. »

É **La dame dans la nuit** : « Je n'ai pas réussi à distinguer son visage, mais je ne crois pas l'avoir déjà vue. Il s'agit peut-être de la femme de monsieur Pinson. »

É **Sergent Boitard** : « Un gendarme d'Étretat. Toujours souriant et blagueur. Il aime bien discuter avec Grand-mère. »

É **Quentin (Pelissier)** : « Il me fait la cour. Il est moins dégourdi que les héros romantiques que je trouve dans les livres, mais j'aime bien ça quand même. »

É **L'autre gendarme** : « Je ne l'ai jamais vu. »

Ce que je suis...

É Innocente, espiègle, curieuse, joyeuse, bavarde.

É Obéissant au doigt et à l'œil à ma grand-mère. Je ne remettrai jamais en cause son autorité.

É Amoureuse de monsieur Albert sans vraiment m'en être rendue compte.

Ce que je veux...

É Confondre Pinson et découvrir ses manigances pour prouver qu'il fait du tort à la pension.

É Tel Jules Colombier, découvrir qui a tué monsieur Firmin.

É Remettre discrètement la clef que j'ai chipée à sa place, sur le tableau dans l'entrée...

É En général, ne pas fâcher Grand-mère.

É En apprendre plus sur le prochain roman d'Alexandre Porter.

É En apprendre plus sur le fiancé de madame Constance et sur la dame dans la nuit.

Ce que je porte...

Émilie est une fille de la campagne, habillée en soubrette quand elle travaille à la pension. Elle ne s'est pas changée de toute la soirée et se présente à la pension dans sa tenue de travail.

Où se trouvent...

ℰ Quelques livres empruntés à la bibliothèque d'Étretat sont dans ma cabane.

ℰ La clef de la pension que j'ai dérobée est sur moi. Je dois la remettre discrètement à sa place.

ℰ Le roman policier Haché menu, monsieur Parmentier ! est dans ma cabane, au fond de mon coffre à vêtements. Il est dédié par son auteur : Alexandre Porter.

ℰ Monsieur Firmin a pris des photos de moi, je pense qu'il les a avec lui (à fournir à l'organisateur, photos sobres, élégantes, numériques en sépia si possible.)

Ce que je sais faire...

ℰ **Me bagarrer (0) ?** Bien sûr que non, mais je suis certaine que monsieur Albert me défendrait si on s'en prenait à moi...

ℰ **Littérature.** Émilie est une grande amatrice de littérature, en particulier d'aventures ou policière, et peut demander à l'organisateur des précisions sur un livre qu'elle pourrait avoir lu ou un auteur qu'elle pourrait connaître.

ℰ **Photographie.** Grâce à monsieur Firmin, je sais prendre des photos, et je crois que je pourrais même les développer !

Ce que je dis souvent...

ℰ Monsieur Albert, ce que vous me faites rire !

ℰ Oui, grand-mère. Très bien, Grand-mère. Tout de suite, Grand-mère.